

QU'EST-CE QUE GUERIR UNE PSYCHOSE?

Contardo CALLIGARIS

(69) Ce n'est pas la même question que "comment guérir une psychose". Et pourtant, avoir une certaine idée de ce que ce serait que guérir "dignement" une psychose, paraît commander la question du "comment s'y prendre". On pourrait même dire que se demander ce qu'est la guérison d'une psychose, est une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose. Le clin d'oeil ne va pas sans une certaine critique du texte de Lacan ou plutôt de certains de ses effets. Le texte de Lacan de 1958 tourne autour, comme on le voit, de ce qu'on appelle la forclusion du nom du père. Or, qu'on le veuille ou pas, et quelles que soient les précisions qu'on peut articuler autour du terme de forclusion - que par exemple ce n'est pas véritablement le manque d'un signifiant, qu'il implique une temporalité, etc - quelles que soient ces précisions, il est indéniable que définir la psychose par le biais de la forclusion du nom du père c'est la définir par la négative par rapport à la névrose. Cette définition nous place vis-à-vis du psychotique comme manquant de quelque chose qui ne manque pas au névrosé. Or, ce n'est pas un hasard si, à l'époque de son séminaire sur "Les psychoses" Lacan articule les choses ainsi. En effet, sur la question de la fin de la cure, dans la névrose, Lacan va rester à peu près jusque dans les années soixante-dix, en gros au même point que Freud. C'est-à-dire qu'aucun n'échappe à la fonction phallique, à moins de le payer très cher. Développons ce que pourrait être dès lors la fin d'une analyse ; si nous pensons qu'il n'y a pas moyen d'échapper à la fonction phallique c'est-à-dire qu'il n'y

(70) a pas de structuration du sujet possible en dehors de la castration, de la fonction phallique et donc de la référence paternelle, si telle est notre pensée, que peut-on attendre d'une analyse ? Dans le meilleur des cas, ce que Lacan lui-même, à cette époque et même plus tard, articule ainsi : la fin d'une analyse comme identification au symptôme.

C'est-à-dire qu'une analyse peut supprimer les détours inutiles, créer quelques raccourcis dans le réseau symbolique qui nous détermine, éviter des détours pénibles, mais pour finir il y a quelque chose qui reste, le noyau dur du symptôme, c'est-à-dire la référence paternelle comme défense. A la fin, on attend du patient un bon coup de résignation : "il faut s'y faire". En d'autres mots s'il n'y a pas de structuration en dehors de la fonction phallique, alors de toute façon, pour être structuré comme un sujet à peu près viable, il faut en passer par la névrose. Précisons : la chaîne symbolique ($S1 \rightarrow S$ barré $\rightarrow S2$, un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant) ne veut pas dire que le sujet pré-existe au signifiant.

Un signifiant produit un effet subjectif pour un autre signifiant. Plus : en principe, Lacan l'a beaucoup souligné, le signifiant S1 qui produit le sujet, ek-siste à la chaîne S2, c'est-à-dire que la chaîne en tant que telle n'est pas consistante. Or, ce qui se vérifie dans la névrose c'est au contraire qu'il y a une véritable consistance imaginaire de cette chaîne, ce qui fait que justement on n'en sort pas. Ce qui fait qu'un névrosé est quelqu'un dont le champ d'action est extrêmement limité, il ne peut pas se permettre de se laisser produire en tant que sujet par un S1 nouveau. Le champ de sa détermination symbolique est consistant, est un champ clos. D'où vient cette consistance ? De quoi est faite cette consistance imaginaire ? C'est quelque chose qui vient du côté du père parce que la métaphore paternelle n'est pas uniquement une

(1) Conférence du samedi 30 mars 1985. La transcription a été relue par l'auteur.

opération symbolique. Elle entraîne sa part d'imaginaire; de quelle façon ? C'est là tout le malheur de la névrose, car, dans la métaphore, ce qui fait que le signifiant du nom du père vient couvrir d'une certaine façon le désir de la mère et permet l'élosion et donc situe le sujet dans une perspective phallique, c'est toujours un facteur imaginaire, par exemple l'interdit. C'est ce facteur qui met en jeu la castration et du coup suppose non seulement un agent de la métaphore, mais aussi un agent imaginaire de l'interdit. Le nom du père n'est donc jamais dissociable

(71) d'un père de nom, Melman l'appelle un père imaginaire, pour ma part j'ai tendance à l'appeler un père réel par référence au père de la horde. Mais bien entendu il s'agit d'une place imaginaire c'est-à-dire d'un père qu'on imagine comme étant au moins un qui ne serait pas castré.

Il n'y a pas dans la névrose structuration d'un sujet par la métaphore paternelle sans que pour autant il y ait surgissement d'un père imaginaire, comme tout-puissant c'est-à-dire le seul, au moins-un qui, lui justement, n'est pas soumis à la castration. Et c'est grâce à cette figure imaginaire que nous pouvons tous nous retrouver dans la perspective d'une signification phallique. Or, c'est bien là l'ennui ; ce mouvement symbolique structurant entraîne d'une façon nécessaire la constitution imaginaire d'au moins un père qui échappe à la castration. C'est cela justement ce qui fait que le champ symbolique qui nous détermine apparaît comme une fausse consistance imaginaire, c'est-à-dire comme un savoir clos d'où l'indécrottable fixité des névrosés, qui n'ont pas le moyen d'aller se faire produire comme sujet par un signifiant ailleurs ou autrement que l'exige le champ imaginairement clos du symbolique qui fait leur symptôme. Cette perspective était celle de Lacan au moment de son enseignement sur les psychoses. Je ne crois pas que Lacan ait pu à cette époque entrevoir une possibilité de structuration subjective en-dehors de ce malheur névrotique. A partir de quoi, on ne voit pas comment on pourrait dire autre chose que ceci : dans la psychose, ce qui manque, c'est l'élément structurant de la névrose. C'est-à-dire le nom du père, non sans oublier la conséquence imaginaire que je viens de rappeler. Cela veut dire que le bonheur que nous pouvons promettre à un psychotique quand il entreprend une analyse, c'est de devenir un névrosé. Je ne suis pas sûr que cela soit une bonne affaire.

Il se trouve qu'un peu plus tard, à partir du séminaire sur "Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse", il se passe quelque chose de décisif pour Lacan, notamment dans sa pratique, parce que ce dont témoigne ce séminaire c'est que Lacan pouvait aller, avec ses névrosés, plus loin que cela.

Il a dû vérifier qu'il pouvait les amener à un point, où justement ils pouvaient être autre chose que névrosés sans pour autant être fous. C'est assez sensible dans le séminaire XI.

(72) L'idée de Lacan est en effet qu'on va pouvoir, dans une expérience de fin de cure, sortir de cette consistance imaginaire close du symptôme pour aller se confronter à son propre être d'objet, ni dans l'angoisse, ni dans le sacrifice réel, mais le temps qu'il faut pour s'apercevoir qu'il n'y avait pas de raison d'ériger un tel père pour se défendre puisqu'il n'y avait rien contre quoi se défendre. Et, c'est d'ailleurs à partir de cette date que Lacan ne cesse de questionner le nom du père, jusque dans le séminaire sur "Le symptôme" où le nom du père est en quelque sorte surcroît et la question surgit de nouer imaginaire, symbolique et réel, sans un quatrième rond et sans le nom du père. C'est dire que Lacan ne cesse de se poser la question de ce que serait une subjectivité qui ne serait pas structurée dans la névrose par la métaphore paternelle et qui ne serait pas folle pour autant. Il posera cette question à la

procédure de la passe en pensant certes que la fin de l'analyse et le devenir analyste est un moment où cette subjectivité quatrième c'est-à-dire ni perverse, ni psychotique, ni névrotique pourrait apparaître. Tout le monde sait que du côté de la passe cette réponse, Lacan ne l'a pas trouvée.

Or, c'est une question cruciale car elle justifie, d'une certaine façon l'entreprise entière de l'analyse en tant qu'elle n'est pas une orthopédie de la névrose, en tant qu'elle aurait à produire un effet subjectif quatrième. Je ne suis pas sûr que le névrosé soit dans une bonne position pour répondre à cette question, pour une raison assez simple, pour une raison de complaisance car l'effet subjectif de la fin de la cure est quelque chose d'extraordinairement éphémère. Parce que le pli phallique d'un névrosé est ainsi fait que sa sociabilité le ramène à tous les coups immédiatement à retrouver aussi bien sa signification phallique de sujet que sa sujétion à la place du père. Je ne suis pas sûr que l'analyse puisse faire autre chose pour le névrosé que produire une expérience ponctuelle où pendant un instant il est possible de se passer du père imaginaire, et la chance est donnée de produire une entorse au symptôme.

Il y a donc peut-être lieu de poser cette question d'une quatrième subjectivité au sujet psychotique. A condition qu'il puisse "guérir" autrement que par une caricature de névrotisation. Est-ce possible ? A quelles conditions ?

(73) Quel type d'effets produisons-nous le plus souvent dans les cures de psychotiques ?

Est-ce que quelqu'un qui n'est pas structuré par la métaphore paternelle serait nécessairement dans deux registres, c'est-à-dire dans l'imaginaire de la demande de l'Autre et le réel de son sacrifice ou bien y a-t-il d'autres métaphores que la métaphore paternelle ? Y a-t-il d'autres biais de nouage du symbolique que celui que connaissent les névrosés ?

Lacan, en parlant de la métaphore paternelle, dit : le nom du père vient à la place de ce qui est là premièrement symbolisé par l'opération de l'absence de la mère. C'est quelque chose qui, à la lecture de cette formule, est évident puisque bien entendu, il s'agit du désir de la mère et non de la demande de la mère. Il s'agit déjà de l'absence de la mère, c'est-à-dire de quelque chose qui est un signifiant. Et c'est ce signifiant que le nom du père vient couvrir sous les effets imaginaires d'un interdit.

Mais nous ne pouvons pas penser un seul instant qu'il existe d'abord une symbolisation de l'absence de la mère qui serait un premier palier de symbolisation. On aurait dans ce cas, si vous voulez, trois paliers.

Premièrement, ce qu'on connaît immédiatement dans la clinique des schizophrénies, c'est-à-dire du côté de l'Autre une demande imaginaire massive, une présence imaginaire sous forme d'une demande, et du côté du sujet, le sacrifice proprement réel de sa personne et de sa chair. Ce serait un premier palier sans symbolisation.

Un deuxième palier où il y aurait symbolisation de l'absence de la mère et position du sujet comme signifiant à la signification inconnue face à cette absence et on serait déjà dans une zone de symbolisation, mais en deçà d'une métaphore.

Et troisièmement, un signifiant de la métaphore, par exemple le nom du père qui viendrait couvrir ce signifiant-là et donner au sujet une signification bien arrêtée, en l'occurrence la phallique.

Nous ne pouvons pas raisonner comme cela pour une raison simple, c'est

(74) qu'on n'accède au symbolique que par le biais d'une métaphore. C'est-à-dire, pour qu'on puisse avoir un rapport au corps de l'Autre qui ne soit pas simplement le rapport réel de sa

propre chair à la demande imaginaire de l'Autre, pour qu'on puisse répondre à cette demande par du symbolique, il faut déjà qu'il y ait une métaphore.

Il faut considérer donc que, si dans la psychose, nous avons affaire à autre chose qu'à du carnage (car nous avons aussi affaire à ça dans une psychose), si nous avons affaire, à autre chose qu'au sacrifice réel d'un corps face à une demande imaginaire massive, (ce qui est tout à fait certain puisque le délire, par exemple, est bien quelque chose qui maintient le sujet en deçà du sacrifice réel de son corps et de sa personne), cela veut dire que dans la psychose il y a de la métaphore, appelons-la délirante. Le mot est d'ailleurs de Lacan. C'est un peu court de l'appeler ainsi, bien entendu, puisque ce qui compterait, ce serait de savoir quelle est la spécification d'une métaphore possible autre que paternelle. Peu importe d'ailleurs que cette métaphore nous apparaisse délirante, voire peu viable et fragile car elle est tout de suite prête à s'ouvrir sur la possibilité d'un retour à une situation d'en deçà de la symbolisation, c'est-à-dire une situation d'offrande réelle à une demande imaginaire ; s'il y a de la métaphore, la question doit pouvoir être posée quelle est-elle ? On pourrait se demander, en partant de l'idée qu'il y a de la métaphore structurante dans la psychose, qu'est-ce qui tient place et lieu ici du nom du père ? Remarquez, c'est peut-être déjà trop dire, car c'est déjà supposer qu'une telle métaphore non paternelle aurait aussi un agent imaginaire. Or, il pourrait y avoir des métaphores sans agent.

L'ennui, c'est que pour avancer dans notre clinique, c'est que je ne suis pas sûr que nous soyons capables de respecter une éventuelle métaphore autre, car notre mono-métaphorisme, notre idée qu'il n'y a pas d'autre métaphore que la paternelle n'est pas seulement un effet de la lecture de Lacan, c'est quelque chose qui est ancré dans la névrose. Cette idée nous guide dans nos thérapies de psychotiques avec quelques effets que je trouve parfois assez ravageurs.

(75) Il y a un premier effet de véritable occultation de ce qui pourrait faire fonction de métaphore structurante pour le sujet et qui ne le peut plus du fait de notre intervention, au point que cela peut précipiter pour le coup, le sujet en deçà de toute métaphore possible. Et les effets que chacun connaît et qui sont souvent imputés à l'analyse, comme quoi, quand on s'occupe de psychotiques d'une place analytique, on risque des catastrophes dans le registre du carnage, c'est-à-dire auto-amputation, suicide, etc. et bien, ces effets sont de cet ordre-là. Si un sujet en proie à la tentative de faire vivre la métaphore qui lui permettrait de ne pas être un bout de viande pour un monstre dévorant, si ce qu'il rencontre n'est pas le respect ou l'écoute de ce qui pourrait le structurer, mais une tentative d'imposition d'une métaphore paternelle, il y a de fortes chances pour qu'il se perde.

Ensuite, le second effet est que le psychanalyste ne trouve pas mieux, pour forcer la métaphore paternelle qui lui semble la seule possible, qu'à incarner lui-même le père imaginaire, c'est-à-dire l'agent de la métaphore paternelle. Il va incarner, l'au moins-un qui ne serait pas castré, pour essayer de convaincre le patient que lui, l'est et que par la castration, il peut accéder à sa signification phallique. Il va arriver à le faire accéder à la signification phallique mais dans l'imaginaire, puisque lui-même est en train de jouer le père imaginaire. Il produira son patient comme phallus imaginaire, c'est comme organe pervers de sa jouissance à lui.

Ce qui n'est pas nécessairement une mauvaise affaire. Le patient sera éventuellement mieux socialisé, dans un appartement en ville : il retrouvera du travail, etc., mais il n'est pas sûr qu'une telle "réussite" soit supportable pour l'analyste. Je gueule aussi contre moi-même, bien sûr, car ces deux ordres d'effets qu'on peut produire sont les deux pôles qui guettent l'analyste dès qu'il tente de "soigner" la psychose : deux formes d'issues, voire des forçages : la première étant peut-être la pire, la moins immédiatement supportable, car elle aboutit à la mise en jeu du réel du corps du patient. La deuxième issue étant sa réduction à l'état de

zombie. Je gueule contre moi-même, parce que je me dis maintenant que cela doit être possible de prêter l'oreille à une métaphorisation différente que la métaphore paternelle.

(76) Par exemple, tout ce que nous rencontrons comme spécification maternelle de ce avec quoi le psychotique se débat, c'est-à-dire spécification maternelle de l'Autre qui pose sa demande imaginaire, et de l'autre vis-à-vis de l'absence duquel il est en train d'essayer de se situer dans le discours délirant, la spécification maternelle de cet Autre-là (pensez, pour prendre un cas que tout le monde connaît, à Wolfson : "Le schizo et les langues") est un effet de secondarisation. Le psychotique s'adresse à quelqu'un dont il sait pertinemment que - en tant que névrosé - il ne peut pas concevoir de métaphorisation que paternelle, c'est pour cela qu'il va se plaindre de quelque chose, qu'il va appeler la mère.

Je crois que c'est un effet de secondarisation. Wolfson devient une machine à traduire. Dès que sa mère lui parle en anglais, il faut impérativement pour qu'il ne soit pas bouffé, qu'en traduction simultanée il traduise dans sa tête en d'autres langues mélangées, ce que sa mère vient de lui dire en respectant un certain nombre de contraintes tout à fait étonnantes puis qu'il faut non seulement qu'il en garde le sens, mais qu'il en garde l'homophonie, ce qui ne rend pas les choses faciles. On voit bien que cette machine à traduire est un processus de métaphorisation. Ça lui permet d'être dans une zone où il se soutient symboliquement au point de pouvoir faire une livre et de ne pas se faire bouffer. Mais nous ne pouvons pas nous faire, à partir de la lecture du livre de Wolfson, une idée de ce qu'est le signifiant voire l'agent de la métaphore qui le fait tenir. Il est certain que ce n'est pas parce qu'il craint sa mère que ce signifiant est paternel.

Respecter donc tout ce qui, dans le champ du délire, témoignerait d'une spécificité notamment autre que maternelle du désir, c'est-à-dire de l'absence face à laquelle le sujet essaie de se situer. Si nous pouvions faire ça, c'est-à-dire exactement le contraire, par exemple, qu'interpréter dans un cadre familialiste, ce qui est souvent ce qu'on fait, quand on pense "créer un oedipe" à quelqu'un, ce serait déjà pas mal.

Qu'est-ce que le patient nous dit de l'absence face à laquelle il essaie de se situer et de la présence à laquelle il essaie d'échapper ? Il faudrait être capable d'entendre autre chose que le ratage de ce qui nous structure, nous.

(77) Un deuxième point est de reconnaître que dans la production délirante, le psychotique est dans la symbolisation. Reconnaître que ce qu'il dit n'est pas à confondre avec sa position réelle vis-à-vis d'une présence imaginaire. Reconnaître que ce qu'il nous dit est du registre du symbolique, déjà dans le champ d'une métaphorisation.

C'est un travail très difficile, parfois l'effet d'un hasard, parce que ce qui est embêtant, c'est qu'on est facilement amené à penser qu'il s'agit - pour éviter une place qui serait confortable et qui n'est pas celle que nous souhaitons, c'est-à-dire la place du père imaginaire - de travailler avec le psychotique en affichant avec ostentation sa propre castration.

C'est un raisonnement qui tourne très court puisque chacun sait qu'il n'y a pas de meilleur moyen de soutenir une place de père imaginaire, c'est-à-dire une place qui serait la seule à ne pas être castrée, qu'en affichant sa propre castration. C'est ce que fait n'importe quel névrotique. Si on arrive à prouver qu'on est castré, on prouve aussi qu'il y en a un qui ne l'est pas. Donc, ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Il nous faudrait pouvoir situer place d'où il a été possible de faire en sorte qu'un psychotique s'en tire sans passer par la métaphore paternelle. C'est la question à laquelle je n'ai pas de réponse : de quelle place hasardeuse, qui a dû être la mienne dans le transfert, est-ce que cela a été parfois possible ? Je sais pertinemment quelles sont les places où je me suis situé et à partir desquelles j'ai engendré des petites catastrophes. Ce que je ne sais pas, c'est de quelle place autre chose a été possible. Je pense à deux cas où il

s'agit de guérisons qui ne sont pas des névrotisations et où les patients ont accédé à une forme de socialisation qui était une sorte de métaphore de leur thème délirant.

De plus ni pour l'une, ni pour l'autre, la socialisation n'était le moins du monde un faire-valoir. Il est à la fois difficile d'en rendre compte et tout à fait saisissant quand on les rencontre elles sont visiblement les deux en dehors d'une perspective phallique. Ce sont les deux éléments qui me permettent de dire qu'il s'agit de guérisons qui ne sont pas de l'ordre d'une névrotisation.

Par contre, sur la question que je me posais tout à l'heure, et que je reprends pour conclure, à savoir ce qui a permis que cela se passe, le seul trait

(78) qui me semble commun dans les deux cas a été le moment crucial où je me suis trouvé me destituer de tout ce qui faisait ma place de père imaginaire sans que pour autant j'aie à faire l'aveu d'une impuissance, soit que cette destitution apparaisse à mes yeux comme le fait de ma propre castration. Dans le premier cas, le point tournant a été une maladie somatique vis-à-vis de laquelle je me suis destitué ; j'ai estimé qu'elle n'était pas de mon ressort, que, plus précis que cela, avaient surgi des symptômes neurologiques qui ne collaient avec rien de compatible avec le délire de la personne en question, cela m'a donc amené à l'adresser avec raison ailleurs et ce "hasard" a été le début de la "guérison".

Le deuxième cas était encore plus curieux puisqu'il s'agissait de quelqu'un que j'avais suivi longtemps, et que j'avais laissé partir sur le constat de mon impuissance. Il était parti et était resté deux ans chez lui à l'étranger, j'ai appris par la suite qu'il se trouvait de plus en plus mal; puis il est revenu à Paris. Et, il s'est passé cette chose étrange, que, après deux ans, il est venu chez moi, un matin à huit heures trente, alors que je mangeais mon croissant en pantoufles et en robe de chambre, et qu'il m'a dit au moment où j'ai ouvert ma porte, que c'était l'heure de sa séance. Effectivement, cela l'était deux ans auparavant. Je l'ai donc reçu, et ce moment, dont je ne parviens pas à situer la signification, a été décisif : il m'a trouvé à ma place et pas tout à fait à ma place. C'est-à-dire bien à mon adresse mais pas tout à fait à ma place. Et ce point me semble être du même registre que ce qui s'est passé dans le premier cas, c'est-à-dire un effet hasardeux de destitution qui n'était pas du registre de l'impuissance.

Alors, pour conclure. Si on pouvait entendre le travail d'autres métaphores que la paternelle chez le psychotique, on ferait, je crois, un peu plus que simplement inaugurer dans le champ de la psychanalyse des psychoses.

Je pense que cela pourrait aussi nous donner une idée de ce que nous pouvons attendre d'une analyse des névrosés, à supposer que nous souhaitions qu'une analyse des névrosés puisse mener quelqu'un jusqu'à transiger avec sa signification phallique, c'est-à-dire transiger radicalement avec sa névrose.